

GRAND EST
**PRIX DE LA
NOUVELLE
LITTÉRAIRE
DES LYCÉENS**
2025

PRÉFACE

4

**1 - ŒIL DE BŒUF SUR CHAMBRE À
COUCHER - Juliette CABART**

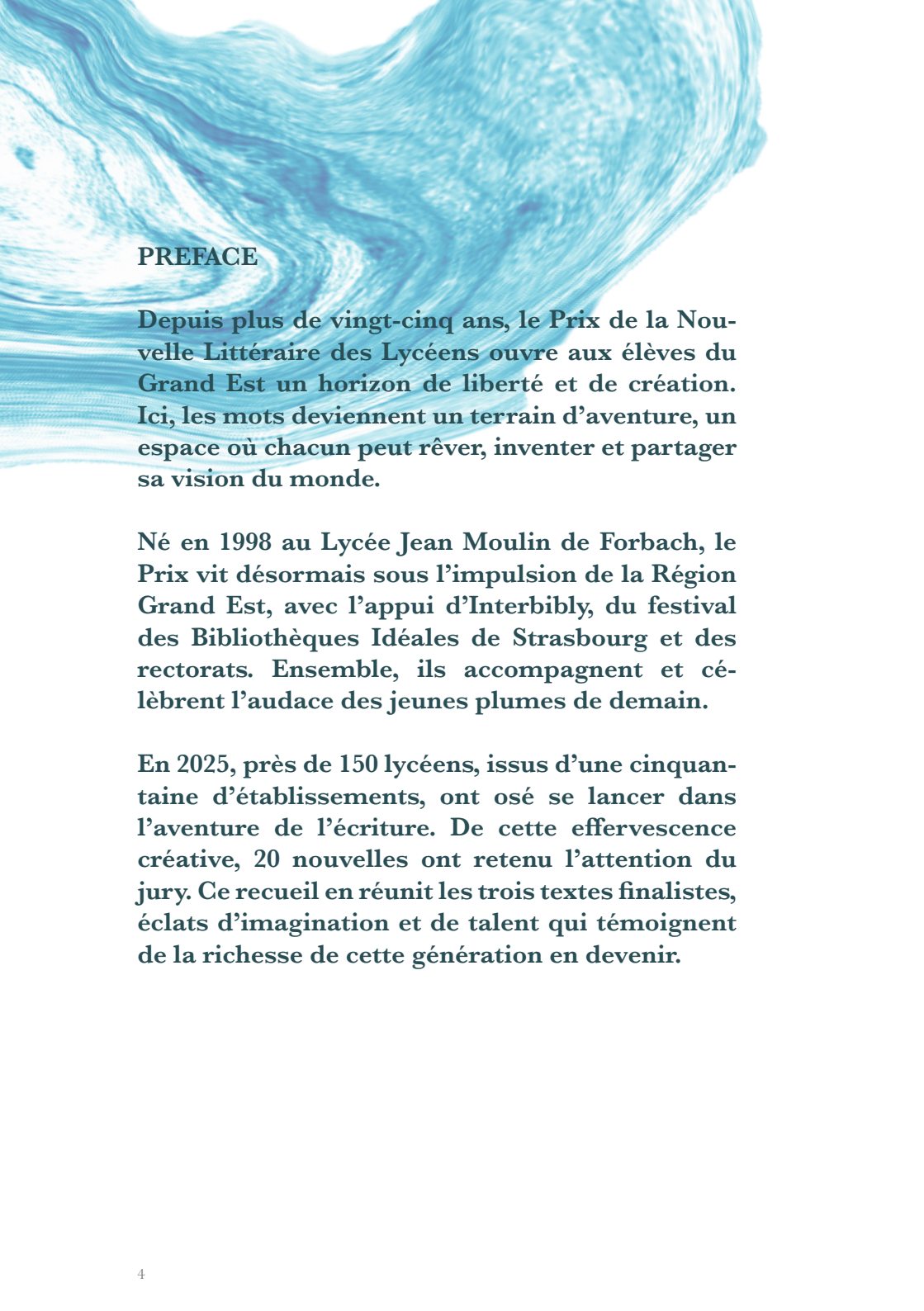
7

**2 - MONSIEUR TOUT LE MONDE -
Noé WEYLAND**

22

3 - LE BUS - Chloé HOURS

35



PREFACE

Depuis plus de vingt-cinq ans, le Prix de la Nouvelle Littéraire des Lycéens ouvre aux élèves du Grand Est un horizon de liberté et de création. Ici, les mots deviennent un terrain d'aventure, un espace où chacun peut rêver, inventer et partager sa vision du monde.

Né en 1998 au Lycée Jean Moulin de Forbach, le Prix vit désormais sous l'impulsion de la Région Grand Est, avec l'appui d'Interbibly, du festival des Bibliothèques Idéales de Strasbourg et des rectorats. Ensemble, ils accompagnent et célèbrent l'audace des jeunes plumes de demain.

En 2025, près de 150 lycéens, issus d'une cinquantaine d'établissements, ont osé se lancer dans l'aventure de l'écriture. De cette effervescence créative, 20 nouvelles ont retenu l'attention du jury. Ce recueil en réunit les trois textes finalistes, éclats d'imagination et de talent qui témoignent de la richesse de cette génération en devenir.

Ici, aucune contrainte, aucun cadre imposé : chaque voix s'élève librement, portée par le désir de raconter, d'émouvoir, de bousculer ou de faire réfléchir. Le jury, composé de professionnels du monde littéraire, s'attache à reconnaître la force singulière de chaque récit et l'authenticité de chaque plume.

Participer à ce Prix, c'est relever un défi exigeant et exaltant : donner vie à une idée, transformer une émotion en récit, faire vibrer une histoire jusqu'à captiver le lecteur. C'est aussi une aventure intérieure, une découverte de soi, une promesse d'avenir.

Pour en savoir plus et participer :



**ŒIL DE BŒUF
SUR CHAMBRE
À COUCHER**

**JULIETTE CABART
LYCÉE HENRI POINCARÉ
NANCY**

Choqué, abasourdi, interloqué, ahuri ?

Je n'arrivais pas à identifier la nature de ce regard hagard, de ces yeux happés par le halo vitré de l'œil de bœuf.

L'oiseau était perché sur l'une des branches branlantes du vieux chêne de ma maison de campagne, et jamais je n'avais été témoin d'un pareil spectacle. Debout sur ses fines pattes, droit comme un i, il fixait de ses pupilles perçantes l'intérieur de la chambre sur laquelle donnait la vieille fenêtre ronde. Il ne bougeait pas d'une plume : le bec clos, les ailes crispées, il était vraiment le spectateur d'une pièce de théâtre, qui devait se jouer dans cette petite pièce au dernier étage. Il était tout gris, comme le ciel à cet instant précis, et son teint était accordé au temps maussade : alors qu'il n'avait rien d'humain, j'avais l'impression qu'il était tout pâle, et qu'il avait blêmi à la vue de ce qui se projetait derrière la fenêtre.

Je devais me rendre au travail, mais je n'arrivais pas à me détacher moi aussi de ce curieux tableau, digne d'une nature morte, tant l'oiseau paraissait inanimé : l'arbre rugueux et lépreux, qui perdait son écorce, les nuages bistres, qui-faisaient planer au-dessus du petit animal une-morne atmosphère étaient autant d'éléments qui auraient pu se retrouver dans un roman ou sur une toile de Jean-Baptiste Oudry.

Je me décidai pourtant à laisser cette étrange scène derrière moi. Je me hâtais de marcher jusqu'au bureau de poste où l'on m'attendait pour trier le courrier, mais le rythme de mes pas se superposait à celui de mes pensées, qui ne cessaient de me harceler :

Et s'il avait vu ?
Et s'il avait compris ?

Puis je me ressaisissais: ce n'est qu'un piaf.
J'accélérai alors, tant et si bien que je me retrouvai hors du village, les pieds dans la terre, la tête dans les nuages. Je rebroussai chemin, arrivai en retard au travail, et dus supporter les réflexions désobligeantes de mes collègues ;

« Alors Anastasie, on s'est encore perdue en pleine cambrousse ? Tu sais que le bureau n'est pas dans les champs ? On est encore des gens civilisés! ».

Je ne sais pas ce qu'ils entendaient par là, mais je ne voyais pas le rapport entre urbanité et civilisation.

J'avais pris, contre mon gré, l'habitude de me laisser porter par l'allure de mes jambes, de finir sur une route terreuse, d'aller plus loin que prévu, de « dépasser les bornes »... peut-être parce que j'avais toujours vécu dans la limite : de la société, de la vie...

Rien que mon prénom en disait long.
La première fois que je l'avais prononcé devant mes partenaires postiers, ils m'avaient ri au nez :
« Ça existe ça ? Qu'est-ce qu'il ne faut pas inventer... ».

Je pense que, inconsciemment, mon corps dépassait la frontière, celle des hommes, pour rejoindre celle de... Qui ? Quoi ? Les sauvages ?
C'était sûrement cela.

C'était à cause de ces erreurs d'inattention que jeme présentaitoujours en retard à la poste, et que je préparais, tous les soirs, mes réponses aux railleries d'Yves et de Bernadette.

Devant mon miroir, je prenais une mine détachée comme jamais je n'arrivais à le faire devant eux, fronçais les sourcils, prenais une moue boudeuse, et détachais chacune des syllabes de chacun de mes mots cinglants :

« J'ai peut-être du retard dans mon travail, mais toi, c'est dans la tête que tu as du retard ».

Évidemment, pas une seule fois je n'étais parvenue à ce succès rhétorique, et je marmonnais quelque riposte apeurée. J'étais trop familière du silence, j'avais appris à me taire.

Parfois, à l'abri des regards indiscrets, je lisais, quand je m'ennuyais, les cartes postales rédigées par des gens des quatre coins de la terre.

Je finissais souvent par me reprocher cette curiosité malvenue, mais à chaque fois que je ne savais pas quoi faire de mes dix doigts, ni de ma langue -personne ne m'écoutait-, je m'amusais à plonger discrètement dans d'autres vies, plus ou moins intéressantes. J'avais élaboré des statistiques de sujets récurrents et de correspondants réguliers: la plupart du temps, c'étaient des enfants qui racontaient à leurs grand-parents le déroulé de leurs vacances, et leurs petits récits étaient agrémentés de fautes d'orthographe ou lexicales attendrissantes et facilement pardonnables.

J'ai souvent lu que Samuel ou Lola avaient « mangé des glaces à la plage » ou « dormi aux belles étoiles », après avoir passé une « journée super avec les cousin » et joué « toute l'après midi dans le sable ». Le deuxième sujet le plus abordé : la visite d'un nouveau pays, la découverte de l'étranger. Et là, c'étaient plus de jeunes adultes, avides d'aventures et de frissons, qui parcouraient toute l'Italie à pied, ou faisaient de longues promenades en Écosse. Je voyais défiler des paysages de toutes les couleurs, de toutes les contrées, des images du bout du monde : le palais des Doges, l'Himalaya, la muraille de Chine. De temps à autre, étaient représentés sur les cartes les tableaux ou sculptures de musées visités par des férus d'art.

Des bustes nus, des porcelaines, des toiles baroques, des scènes de genre constituaient les vestiges de souvenirs de quelqu'un, quelque part sur la surface de la planète.

Mais je ne pouvais pas longtemps m'adonner à ce genre de rêveries : le devoir m'appelait, et je devais finir mes tournées pour que les destinataires reçoivent leurs missives... j'aurais tellement voulu être à leur place, et être, moi aussi, l'objet de l'attention d'un ami ou d'un proche, être une source d'inspiration scripturale pour lui. Mais je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai découvert dans ma boîte aux lettres une enveloppe à mon nom, qui renfermait plein d'anecdotes et de baisers envoyés depuis un lointain coin de l'univers. Je me rappelle seulement qu'elles m'ont rapidement été confisquées, et que je n'ai plus pu parcourir des yeux les chemins empruntés par ma sœur quand elle partait en périple dans les Pyrénées, ou les jolies fleurs que ma mère cueillait quand elle se perdait dans quelque prairie isolée. J'ai tenté à maintes reprises de m'emparer de ces trésors papiers, mais en vain : à peine étais-je parvenue à frôler la feuille qui m'était destinée qu'elle m'échappait des doigts, sous l'effet d'une force qui m'était supérieure... ou que je rendais ainsi.

Tout s'est fait sans que j'eus le temps de m'en rendre compte et de réagir. Tout a commencé avec ces fameuses lettres, qui disparaissaient à mesure que le temps passait et que la routine s'installait. J'ai pensé au début que mes proches n'avaient plus le temps de m'écrire, puis que le postier avait égaré leurs petits récits, enfin qu'on avait oublié mon adresse.

Mais c'était moi qui avais oublié de me méfier.
Un jour, alors que je dépoussiérais distraitemment le bureau dans le salon, je voulus ouvrir l'un de ses tiroirs; je dus m'y reprendre à trois fois, car un amas de je-ne sais-quoi empêchait l'opération. C'est que des dizaines de lettres étaient juxtaposées négligemment : certaines étaient à moitié déchirées, d'autres écornées, et toutes ouvertes. C'est ce qui me heurta le plus, alors que j'aurais d'abord dû m'indigner de cette spoliation. Cette effraction dans ma vie privée, ce sac-cage de mes effets personnels, avaient donné à ma langue un amer goût d'humiliation.
Mais je n'ai rien dit, par peur des représailles, acceptation de mon sort, certitude de la justesse de cet acte.

Dès lors, je fus coupée du monde extérieur, et dus m'inventer mes propres histoires, imaginer les aventures qu'on m'aurait racontées si je n'avais pas été privée de mon courrier. Mais les récits qui fleurissaient dans mon esprit étaient bien plus mornes, moins exaltants, et teintés d'obscurité : plus je m'éloignais du dehors, plus mon champ de vision se rétrécissait, et mes pensées se res-treignaient au strict nécessaire. Faire le ménage, préparer le repas, laver le linge. J'étais devenue un automate, qui se levait le matin pour préparer la journée, qui se couchait le soir après avoir correctement mené les missions à l'ordre du jour.

Je finis même par ne plus entendre les oiseaux chanter, par ne plus voir le soleil monter dans le ciel, par ne plus percevoir le cliquetis de l'horloge, par ne plus distinguer l'aube du crépuscule. Je me surprénais parfois à voir l'heure qu'il était, et à constater la distance entre ce que je m'étais figuré, et les faits.

J'aurais tant aimé de nouveau dépasser la frontière entre le village et l'étendue de champs, en me rendant au bureau de poste. Même les brigades de mes partenaires, j'aurais aimé les supporter, encore, encore. Parce que mon corps aurait pu soutenir les mots. Mais pas les maux.

J'en venais presque à désirer ce temps révolu de l'ignorance et de la maladresse, synonyme de création spirituelle, d'évasion mentale, et d'odyssée champêtre. Je priais de toutes mes forces pour traverser de nouveau la rue quime mènerait à la maison des lettres, à la cabane des verbes, à l'univers des aventures humaines. Je voulais relire les grandes anecdotes que chacun prenait plaisir à glisser dans une petite enveloppe.

Je voulais de nouveau sentir l'air s'engouffrer dans mes narines avides d'oxygène, le soleil brûler la pointe de mes oreilles par temps chaud, la pluie inonder mes chaussures sous l'effet des caprices du ciel, le vent balayer mes cheveux mal coiffés, sur le chemin que j'empruntais tous les matins.

J'aurais voulu, je voulais, je voulus, je veux, je voudrai. Mais je n'ai jamais pu. Je n'ai jamais pu choisir: pas de puissance d'élire chez moi, mais capacité à obéir. Quand, vêtue de rouge, on me fit la proposition qui allait bousculer mon existence, j'acquiesçai. Quand, vêtue de blanc, on me fit la demande qui allait bouleverser ma vie, je dis oui. Quand, vêtue de noir, on me somma de ne plus bouger, j'acceptai.

J'aurais dû identifier dans certains signes des alertes discrètes, des incitations à partir, des motifs de rupture. Mais je n'ai rien vu. Rien, même quand un jour, après avoir mal recousu un bouton de chemise, il s'est retrouvé dans mon œil. Après coup, j'ai trouvé le geste bien pensé : un objet rond creusé en son centre d'un trou, sur un organe rond agrémenté en son centre d'une pupille. Cette superposition était une belle mise en abîme. Mais c'est moi qu'il abîmait.

Petit à petit, subrepticement, intelligemment, graduellement, proportionnellement.

Une remarque, puis une mise en garde, puis une réprimande, puis une correction.

Je faisais souvent des erreurs dans le domaine de la blanchisserie : je lavais trop rapidement, trop lentement, trop rudement, trop doucement. J'étais aussi atteinte du « pas assez » : pas assez propre, pas assez repassé. J'étais dans le « pas bien », la médiocrité, la nullité : un pull mal plié, un pantalon mal reprisé.

C'était ainsi le domaine des vêtements, de la mise, de l'apparence en somme, qui me coûtait le plus : il fallait faire bonne impression, donner le change, avoir l'air. Mais toutes ces minauderies sociales et ces hypocrisies ridicules n'étaient plus de mise, justement, à la maison. On me réservait la même attention, ou plutôt la même indifférence, qu'à la table à repasser : invisible, mais encombrante. Utile, mais indigne de respect.

J'étais aussi plate et rugueuse qu'elle, selon lui. Une vraie planche, tant physiquement qu'intellectuellement : peu de conversation, peu d'éloquence, peu de répondant. Mais que répondre à « Pourquoi tu n'as pas ciré mes chaussures ? » ou « Ton filet de bœuf est trop cuit ! » ? Dans ce genre de cas, on baisse la tête, on pince les lèvres, on ferme les yeux, on serre les dents. On se replie, comme la table à repasser, qui est bien mieux quand elle est rangée.

Je passais ma vie ainsi : à me taire, à me cacher, à me rapetisser, à me faire petite, plate, piètre. J'étais faite d'à moitié, de refroidi, de bouts, un peu comme une loque, un peu comme les habits-rapiécés que je portais. Moi, au moins, je n'avais pas besoin de faire bonne figure : j'étais défigurée ou imperceptible. J'avais mal partout, tout le temps : au cœur, à la tête, au corps.

Une nuit, tous mes sens endormis furent encore plus endoloris. Plongée dans un sommeil flot-tant, je n'étais plus vraiment sur mes gardes, et pensais au passé.

La nuit était le seul moment où j'étais éveillée : à la vie, aux autres, aux sensations. Tout espace, tout temps, tout lien était aboli.

Mais cette cette nuit-là, je fus violemment ti-rée de mes rêveries. Un cri, un coup, une chute. Les poings m'avaient mise à terre. Le mariage m'avait enterrée.

Cette nuit restera à jamais gravée dans mon es-prit. La blessure restera à jamais imprimée sur mon bras.

*

J'avais oublié de laver la vaisselle.
J'avais... oublié...de... laver... la... vaisselle.
J'-a-v-a-i-s-o-u-b-l-i-é-d-e-l-a-v-e-r-l-a-v-a-i-s-s-e-
l-l-e.
J' a v a i s o u b l i é d e l a v e r l a v a i s s e l l e .
J'avais ou... oub... oublié ?
J'AVAIS OUBLIÉ DE LAYER LA VAISSELLE.

« Pardon. J'aurais dû. Je n'y ai pas pensé.
J'en suis navrée. »

Pour me faire passer l'envie de recommencer, il fut si convaincant que jamais plus il ne retrouva au fond de l'évier de la vaisselle sale. Et jamais plus je ne m'endormis en sa présence. Jamais plus je me levai avant lui, jamais plus je préparai le repas après son retour. Et jamais plus je ne retournai à la poste. Personne ne s'inquiéta de mon absence : la rupture postale avec ma famille avait achevé de briser nos liens, le travail postal avec mes collègues n'avait jamais été soudé par une quelconque amitié.

*

Une nuit, jamais plus je ne le laissai me toucher. C'est moi qui fis du « jamais plus » sa signature : une lampe, un geste, un heurt, un mort. Dans la chambre à coucher, seul le ciel pu voir le corps étendu au bord du lit, à travers l'œil de bœuf.

Je revis la lumière, le dehors, la vie, mais pas l'innocence. C'en était fini avec la bonne conscience. Les seuls pas que je pus faire furent ceux qui m'emmenèrent à la poste, qui me guidèrent vers ce lieu tant chéri pour replonger, enfin, dans la vraie vie : celle de la lecture.

Mais en revenant chez moi, je retombai nez à nez avec l'oiseau. Il était encore perché sur les hautes branches du chêne, à fixer l'intérieur de la chambre, à travers la fenêtre. C'était le seul témoin. Serait-ce mon seul soutien ?

Il baissa enfin la tête vers moi, je levai les yeux vers lui, et nos regards se croisèrent, mais pas à la manière de deux futurs amants lors d'une scène de bal, dans un roman. Cet échange ne fut pas amoureux, ni amical d'ailleurs : il fut humain. Ce qui me frappa le plus, c'est que, pour la première fois depuis longtemps, on m'avait traitée comme un être humain, avec une attitude humaine. Le comble était qu'un oiseau fût cette dernière once d'humanité.

*

Je me décidai enfin à mettre fin à cette triste fin. Beaucoup de « fins » en une phrase, pour beaucoup de poings sur une personne. Je montai de façon presque hargneuse les escaliers qui menaient à la chambre à coucher, enroulait le corps dans un drap immaculé et, involontairement, je pensais à la réflexion qu'il aurait pu me faire : tu vastout tacher ! Quelle négligée tu fais ! Je serrai alors plus fort la corde autour de ses membres, non pas par vengeance, mais pour m'assurer qu'il était bien mort, là, gisant, immobile, inoffensif, pour la première et la dernière fois. Puis je m'approchai de l'œil de bœuf, et croisai de nouveau les yeux de l'oiseau. J'eus l'impression qu'il m'adressait un regard complice. Non pas complice de meurtre, mais d'amitié, de sympathie, de pitié.

*

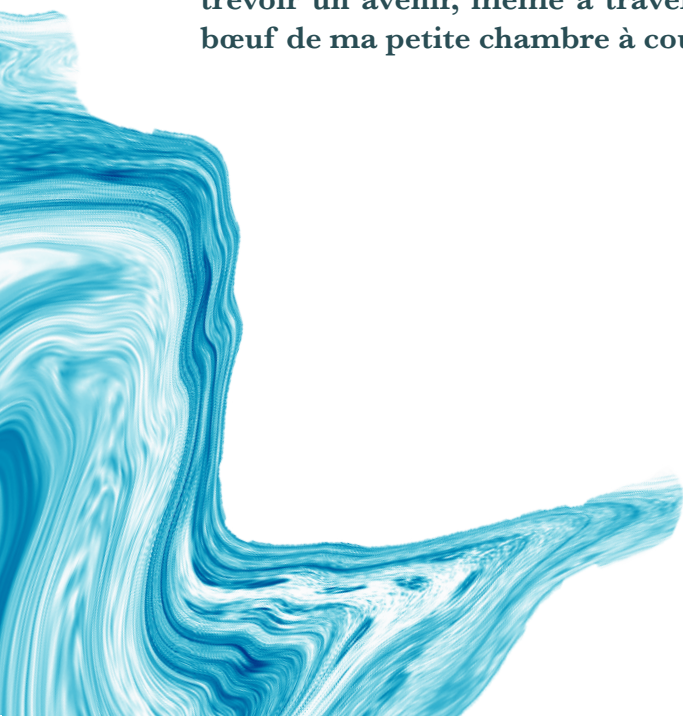
Je ne sais pas si cette petite créature volante était le signe de ma libération, mais toujours est-il que, quand je sortis de chez moi, avec absolument aucune idée en tête, je fus surprise par Yves et Bernadette, qui avaient fini leur journée de travail.

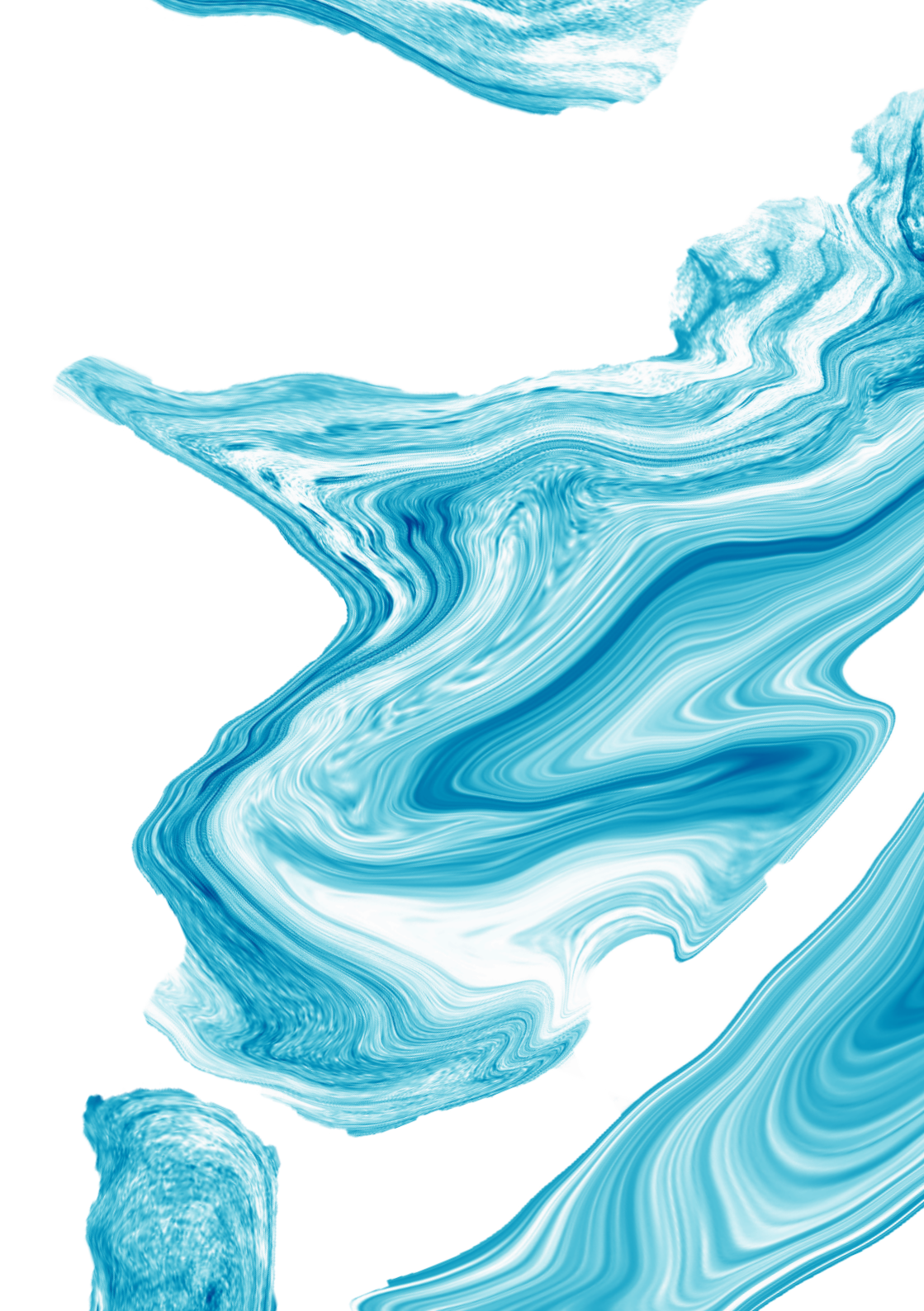


Ils me scrutèrent de haut en bas: des pupilles dilatées à mes pieds pétrifiés, en passant par mes mains couvertes de sang. Ils virent le corps enroulé, le drap souillé, les larmes étalées sur mes joues brûlantes de honte et de culpabilité. J'ai cru qu'il allaient hésiter, hurler, appeler à l'aide, me dénoncer, me blâmer. Mais au lieu de ça, ils s'avancèrent, se tinrent à chaque extrémité de la forme blanche étalée sur l'herbe, et soulevèrent mon mari mort, que j'avais tué, parce que sinon, c'est moi qui y serait passée. Je pensais qu'après cela, ils allaient partir, me laisser, tout oublier. Mais ils avaient tout compris, depuis bien longtemps, et partageaient la fardeau du coupable. Nous formions ainsi une chaîne de responsabilités partagées. « On verra après », me dirent-ils.

Pour une fois, je pus apercevoir un ensuite, entrevoir un avenir, même à travers l'étroit œil de bœuf de ma petite chambre à coucher.

Encre Rouge







MONSIEUR TOUT LE MONDE

**NOÉ WEYLAND
LYCÉE LYCÉE JEAN MOULIN
FORBACH**

Agathe a huit ans. Ses parents qui ne vivent plus ensemble, lui ont offert un téléphone pour communiquer lorsqu'elle est en visite chez l'un ou l'autre. Elle y a installé plusieurs applications, certaines pour regarder ses vidéos de bricolage, d'autres pour parler avec ses quelques copines qui sont déjà munies du même équipement qu'elle. Son père et sa mère ne sont pas au courant. Ils sont un peu dépassés avec toutes ces technologies. Et Agathe est une petite fille raisonnable, digne de confiance.

Eliot a deux ans de plus. L'an prochain il entre au collège, mais n'a toujours pas le droit d'avoir son propre portable. En attendant, et pour ne pas avoir l'air idiot devant les autres enfants, il utilise la tablette de sa mamie pour jouer en ligne avec des amis. Il passe des heures à essayer de battre de nouveaux records et fait partie d'une équipe de joueurs en ligne qui s'entraident pour gagner le plus de points possible. Il a noué des liens avec certains et les a ajoutés sur une messagerie pour garder contact.

Agathe et Eliot ne se sont jamais rencontrés. Pourtant, leurs corps dénudés sont affichés sur le mur, au-dessus du bureau de cet homme. Il les fixe à chaque fois qu'il s'assoit à son poste et le rituel est toujours le même. Il commence par leur visage. Certains forcent un sourire, sans doute pour rendre le geste moins étrange.

D'autres ne s'en donnent pas la peine. Mais chez chacun, on retrouve un regard apeuré, perturbé par les menaces. Le protocole est le même à chaque nouvelle proie : nouer des liens, complimenter, trouver de quoi les faire chanter et passer à la symphonie. Cette lueur de terreur, c'est la cerise sur le gâteau de chacune de ces photos.

Alors ses yeux descendent, suivent les courbes inexistantes des corps juvéniles. Il s'enfonce dans son siège, se met à l'aise. . Contemple sa collection avant de partir à la recherche de nouvelles pièces. Lorsque ses pupilles caressent langoureusement les épaules d'Agathe, il rêve en silence de les engloutir de sa paume si grande qu'elle les ferait disparaître. Il s' imagine son doigt si épais, abîmé par les chantiers, se glisser sous le tissu de son petit pyjama. Se frayer un chemin entre sa peau tremblante et l'élastique de sa culotte. Caresser sa vulve à qui il rendrait visite, avant que la puberté n'ait eu le temps de le faire. Il aurait le contrôle total sur elle. Elle n'aurait aucune chance. Et alors, il se voit passer le bulbe rugueux de son index sur ce trou qu'on sent à peine. Le tortiller pour forcer l'entrée dans un vagin trop étroit, trop brusqué, trop jeune.

C'est quand ses yeux dévient vers le portrait d'à côté qu'il laisse tomber son pantalon au sol. Révélant l'ignoble secret qu'il s'efforce de cacher à Noël, quand ses neveux ouvrent leurs cadeaux, aux côtés de ses propres enfants.

Un secret bien droit, dressé avec une fierté toute dissimulée. Épée avec laquelle il a le pouvoir de pourfendre les âmes les plus innocentes. C'est au tour d'Eliot de nourrir les fantasmes de l'infâme. Ce garçon, il lui parle depuis plusieurs années déjà. Il épie le moindre changement sur son corps, jouant au sept différences avec les clichés précédents. Il y trouve quelque chose d'excitant, voir évoluer son jouet jusqu'au jour où il sera bon à jeter. Sur cette photo, la plus récente, Eliot ne regarde pas la caméra. Ses yeux baignés de honte sont rivés vers le sol alors que l'éclairage de sa salle de bain dévoile son petit bout de masculinité naissante.

Il pourrait récupérer ces photos sur internet. On en trouve en quelques clics. Mais de savoir qu'Eliot revenait de son cours de mathématiques dans lequel il a eu une dispute avec sa maîtresse, de savoir qu'Agathe s'est fait ce bleu lors de sa dernière leçon d'équitation... de connaître ses victimes, Il pouvait alors mieux s'imaginer Eliot, à genoux là, devant lui et son chibre qui cacherait son visage de moitié. A cette vision, il porte une main sur son arme pour soulager son désir morbide.

On frappe à la porte.

Il s'arrête net. Arrache tout. Efface les preuves. Fourre ses trésors dans un tiroir et se rhabille.

“J’arrive !”

Ouvre à sa femme qui l’attend et sort avec hâte de la pièce où il passe ses jours et ses nuits.

“Trop de travail” prétexte-t-il toujours.

Il referme la porte derrière lui.

- Mon chéri, le dîner est servi. Les enfants ont mis la table, tu nous rejoins ? lui murmure-t-elle d’une voix douce, sans connaître ce que désirent les lèvres qu’elle embrasse.

Monsieur tout le monde; Monsieur mari; Monsieur papa; Monsieur juste lui. Il habite une petite maison de banlieue, un pavillon en plain-pied dans une rue où les façades sont toutes les mêmes. Il organise des barbecues en été, discute avec ses collègues au boulot, emmène ses enfants à l’école. Hors de son antre, il réprime toutes ces pulsions. Si dans son bureau des tas se retrouvent encadrés, nus et contemplés, ses gamins à lui ont l’interdiction formelle d’y mettre les pieds.

Il les retrouve, assis autour d’une table sur laquelle trône un magnifique plat qui lui a été concocté. On nourrit le loup, l’entretient au milieu des agneaux. Son fils lui raconte sa journée. Son enthousiasme laisse apparaître toute la purée qu’il a en bouche. Il ne l’écoute pas.

Obnubilé par ses lèvres qui se meuvent autour de ses couverts.

Il fixe ces deux fines lignes de peau rosée s'étirer dans tous les sens, articulant des mots qu'il n'entend pas. Lorsqu'il s'en rend compte, il détourne le regard et le plonge dans son propre plat. Son autre même, le plus grand, profite d'un court intervalle où le cadet cesse de parler pour introduire son propre sujet.

- Papa, tu viendras me voir jouer demain ?

- Je ne peux pas, s'empresse-t-il de répondre, comme pour fuir l'idée de passer un moment près de lui.

- Comme d'habitude ! C'est toujours pareil, t'es jamais là ! hurle le jeune brun dont la voix commence à vriller avec l'âge.

Il s'écarte violemment de la table, fait crisser sa chaise sur le carrelage froid et traverse le couloir d'un pas lourd. La porte claque et laisse place à un douloureux silence. On lui fait toujours les mêmes reproches : "tu n'es pas assez présent", "tu dois passer plus de temps avec eux", "tu es leur père, tu devrais faire mieux !"

Comment avouer à une mère que la venue au monde de sa propre semence a réveillé en lui quelque chose d'aussi sinistre ? Ils sont là, juste sous son nez. Et il se retient, comme le chien qu'on fait attendre face au gigot. Il ne peut pas toucher à sa propre marmaille.

A la chair de sa chair. Alors il part en chasse, se tenant à l'écart de toute sorte d'inceste. Il finit son assiette, quitte la table pour la glisser dans le lave-vaisselle qu'il met en route. Deux mains tendres et inquiètes viennent se glisser autour de sa taille. La bergère, sa femme.

- Tu devrais aller le voir...

- Il s'en remettra. Je ne saurais pas quoi lui dire de toute manière, soupire-t-il, évitant son regard de peur qu'elle y devine les histoires de tous ces soirs.

- On pourrait déposer les gamins chez mes parents, ça leur changerait les idées. Et comme ça, toi et moi cette nuit...

Elle laisse un doigt se balader sur le torse de son mari, papillonne des yeux en espérant que l'idée lui plaise. Il y a si longtemps qu'il ne l'a pas touchée. Pas même effleurée. Il évite même ses baisers. L'infidélité commence à être une piste à explorer. Elle voit déjà son foyer être fragmenté par l'arrivée d'une autre... Et à croire que sa pensée l'a invoquée, le téléphone de son homme vibre. Il ouvre le message en s'assurant qu'elle ne puisse en lire aucun mot. Son ventre se noue d'un pressentiment horrible lorsqu'il lui dit :

- Pas ce soir ma chérie, mon patron vient de m'écrire, je suis de garde cette nuit.

Il se glisse dans le couloir, se déplaçant tel le fantôme qu'il est devenu avec le temps. Aucun regard à ses fils qu'il laisse une fois encore, aucun au-revoir à celle à qui il a promis l'éternité. Ce soir la lune est noire, les rues obscures pour dissimuler l'horreur de ses péchés.

A nouveau seul, son cœur bat la chamade. Il pourrait presque retracer avec exactitude les lignes de ses veines tant celles-ci sont gonflées d'adrénaline. Le sang pulse, il le sent bouillonner dans son bas ventre rien qu'en imaginant la suite de cette soirée. Il marche, les yeux rivés sur le message qu'il vient de recevoir. C'est aujourd'hui, le Grand Jour. Jamais il ne s'était autorisé le passage à l'acte. Trop inadmissible pour un homme qui avait pourtant réussi jusqu'ici. Une bonne carrière, une maison et une famille, comment pouvait-il tout gâcher aussi vite ?

Il s'est souvent dit fier d'avoir enfin brisé le cercle. Il s'est défait des caresses qui irritaient sa peau, des couches de bave qui semblaient ne jamais sécher, des odeurs de foutre et de tabac froid au milieu de ses draps. Issu d'une lignée d'enfants dont on a abusé, il a tant prié pour être le dernier. Les séances de thérapie pour pouvoir continuer à vivre, les journaux intimes qu'il a tenus pour guérir... Mais tout s'est ravivé lorsque son premier fils est arrivé, il y a treize ans. Cette fois, ce n'est plus les adultes qu'il craignait, mais les enfants qu'il désirait.

Depuis, il s'enferme dans son bureau après chaque repas pour résister à la tentation de rejoindre le gamin. Pour éviter de lui transmettre le mal dont il est atteint.

Après tant d'années de luttes acharnées, à se contenter d'imaginer, d'observer à travers l'écran de son ordinateur, il compte sur cette soirée pour satisfaire sa soif une bonne fois pour toute. S'il ne peut toucher aux fruits de son propre pommier, il ira dérober ceux dont les fermiers ne sont pas assez attentifs.

Il ne connaît pas encore très bien celui qui fera son festin. C'était une situation assez inespérée. Il l'a rencontré il y a quelques jours, sur un tchat en ligne où les utilisateurs se partagent des endroits désaffectés à visiter dans la région. Il s'est fait passer pour un collégien un peu casse-cou, en colère contre tout. La société, les profs, ses parents... Il s'est mis dans la peau d'un enfant que la testostérone commence à animer pour pouvoir discuter.

En chemin, il relit une dernière fois ce fameux message. Tombé là, comme un miracle venu le sortir de sa torpeur. "Mes parents me prennent grave la tête. On se rejoint sous le vieux pont abandonné à la lisière de la forêt ?" Cet endroit, c'est le dernier qui a été annoncé sur le groupe de discussion. Il se trouve à quelques pâtés de maisons de la sienne.

Sur la route, il chantonne, le pas léger. Plus jeune, il tremblait et comptait ceux de son père qui écrasait le parquet. Neuf craquements des lattes de bois séparaient son lit gigogne de la porte. Alors, quand celle-ci s'ouvrait dans un crissement aigu, il commençait à les dénombrer. Un, deux, trois... Ce soir son pied s'ancre dans le béton. Son ombre s'étire sous les lampadaires, halos de lumières qui dénoncent son âme sombre. Il s'apprête à passer le flambeau, laver sa famille d'un mal qui semble invincible.

Il sait déjà comment s'y prendre. Il devra agir vite, bien avant que sa proie ne prenne la fuite. Son mètre quatre-vingt le trahira en un coup d'œil. Heureusement, en course il se débrouille plutôt bien et n'aura aucun mal à l'empêcher de se défiler. Il a prévu de filmer son acte. Ainsi, il n'aura qu'à se repasser le film de cette nuit si ses envies ressurgissent. Il espère n'avoir à violer un enfant qu'une seule fois, question de principe.

Il arrive enfin devant le fameux bosquet. Là-bas, aucune lumière pour l'atteindre. Juste l'herbe que personne n'entretient et le son paisible de la rivière. Il y trouve comme prévu la silhouette du jeune inconnu qu'il devine non sans peine parmi les tons grisés de la nuit. Il s'approche, se fond dans le décor pour ne pas être vu trop tôt. Soigner l'entrée de son unique représentation semble important. C'est d'une main posée sur l'épaule de ce jeune morceau qu'il établit le contact.

Une brûlure d'excitation le prend et la suite de ses mouvements s'enchaîne dans une hâte improvisée.

Il écrase le jeune, face contre terre, défait leurs deux ceintures dans des gestes brusques qui ignorent ses plaintes étouffées par la poussière, s'assoit de tout son poids sur ses cuisses si frêles qu'elles se briseraient presque. Il allume sa caméra, la tient d'une main et explore de l'autre le corps qu'il dérobe. Il en fait sa propriété, grave à l'indélébile son ADN sur cette peau novice. De son pénis, il transmet son vice lorsqu'il l'insère enfin. Prévoyant la douleur de sa victime et son hurlement, il appuie la tête du garçon dans le sable pour étouffer son cri. Inerte, le jeune mouton abandonne, il laisse le loup se délecter de sa chair puisqu'il ne peut plus rien faire pour lui échapper.

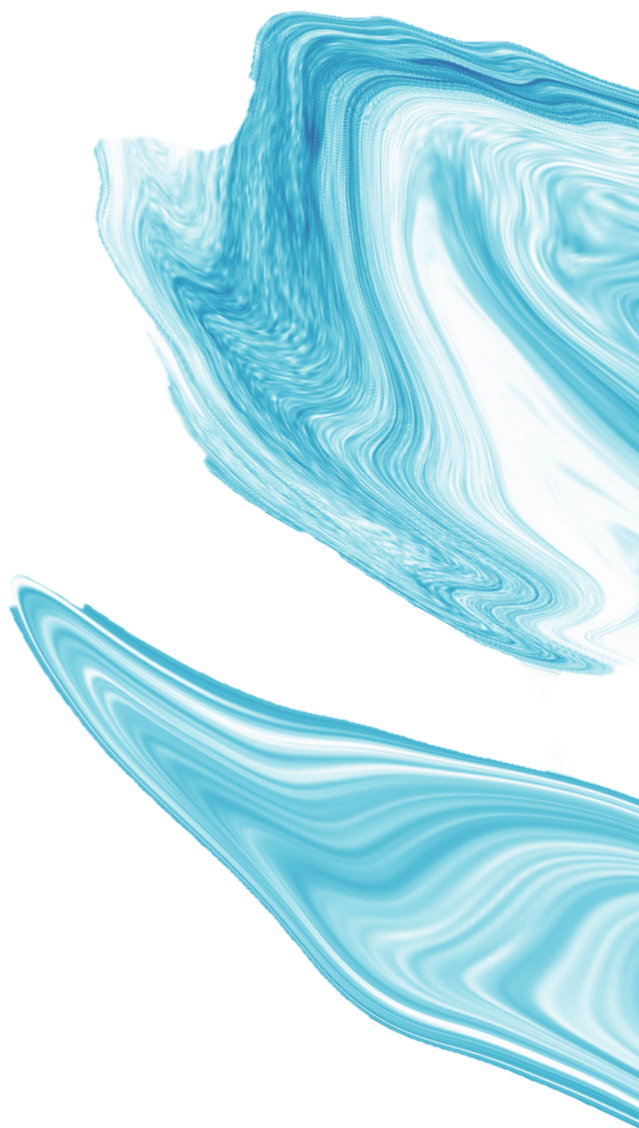
Son affaire finie, il s'écarte, haletant. Il y a longtemps qu'il n'avait pas ressenti de telles sensations. S'en priver risque de devenir un enfer maintenant qu'il s'est autorisé à y goûter. Il se voit déjà traquer tous ces enfants dont la vigilance des parents fait défaut. Agathe, Eliot et tous ceux qui sont cachés dans le tiroir de son bureau. Goûter leur peau et la saveur de chacun d'entre eux, écouter les pleurs d'une âme qui se brise sous ses doigts...

Mais d'abord, il veut finir le plaisir de cette nuit. Jouir une dernière fois de cette innocence volée en dévoilant l'identité dont il vient de s'emparer. Il se relève, se rhabille sans quitter des yeux l'enfant absent. Lui qui ne bouge pas d'un poil. Rien ne le retient, il pourrait déguerpir à tout instant. Mais tout est si douloureux, de l'intérieur à l'extérieur. Tout lui brûle d'un feu que la terreur attise. Son agresseur le retourne du bout de son pied, comme si maintenant l'idée de le toucher le repoussait.

L'homme pâlit et recule d'un coup lorsqu'il découvre là, devant lui et couvert de son crime, un visage qui reflète le sien. Son fils éclate en sanglots à ses pieds. Ses traits déformés par toutes sortes d'émotions horribles, se calquent sur les horribles nuits de sa propre enfance.

La tragédie finit par s'écrire.
Le flambeau est passé.

Sunflower



The background of the entire page is an abstract, marbled pattern in various shades of blue and white. The pattern consists of fluid, swirling, and wavy lines that create a sense of movement and depth, reminiscent of traditional marbled paper or liquid ink effects.

LE BUS

CHLOÉ HOURS
LYCÉE JEAN HENRI LAMBERT
MULHOUSE

Yanis avait 16 ans. Il était au lycée, et venait de terminer une épuisante journée de cours. De 8h à 18h, français, mathématiques et sciences s'étaient enchaînés à un rythme trépidant, le tout couronné par une évaluation inopinée en maths. Alors, lorsqu'il aperçut cette place vide dans le bus, sur un siège dépliant, il n'hésita pas une seule seconde et s'y installa avec soulagement. Il dégaina son téléphone et ses écouteurs, déposa son lourd sac entre ses jambes et profita enfin de son moment de détente de la journée. La musique forte dans ses oreilles et son tempo rapide firent disparaître le stress des devoirs qui l'attendaient à la maison. Il regardait le paysage qui défilait sans vraiment le comprendre, comme il aurait regardé une goutte d'eau coulant le long d'une vitre. Pour la première fois depuis que son réveil avait sonné le début de ce jeudi infernal, il ne pensa plus à rien. Il oublia son évaluation ratée, son professeur de français hautain et méprisant, les longues heures de travail supplémentaires qu'il allait devoir faire une fois chez lui. Son esprit vide était bercé par une voix anglaise, qui rappait sur des basses électroniques assourdissantes. La fatigue accumulée au cours de la journée s'évapora doucement, suivant le chemin des ronronnements du moteur qui mouraient paisiblement en face de l'arrêt des Halles. Soudain, une vibration de son téléphone attira son attention.

C'était un message de sa mère.

« Cc mon chéri, j'ai remarqué ce matin que tu n'avais pas fait ton lit, alors que tu savais très bien qu'on recevait une visite ajd. Je ne suis pas contente, on a dû demander à ton frère de le faire, fdp compter sur toi ! J'ai également vu ta note de maths, on en discutera à ton retour. »

Yanis fronça les sourcils. C'était bien sa mère, ça ; relever la chose qu'il n'avait pas faite, en omettant ses habits rangés dans son placard, son bureau impeccable et le coup d'aspirateur qu'il avait même passé. D'ailleurs, peut-être qu'il aurait eu le temps de réviser davantage ses maths si elle ne le forçait pas à faire tout ce travail pour accueillir de potentiels acheteurs. Ce n'était pas lui qui mettait la maison en vente ! Il s'était au contraire véhémentement opposé à ce déménagement. L'accepter était une chose, mais y participer activement comme sa mère l'y obligeait le mettait hors de lui. Et puis, elle avait du culot de le réprimander comme un gamin, elle qui ne savait même pas utiliser l'expression « fdp » correctement ! Alors qu'il s'apprêtait à rédiger une réponse explosive, il fut interrompu par une main qui se posait sur son épaule. Il tira sur ses écouteurs et leva les yeux vers une grand-mère qui le regardait d'un air de hibou en colère.

« Jeune homme ? Puis-je prendre votre place ? »

Yanis se leva en s'excusant. Habituellement, il laissait toujours sa place aux personnes âgées dans les transports en commun, mais le message de sa mère l'avait distrait. Il fut tout de même pris de culpabilité en observant la dame s'asseoir péniblement sur le siège, à grand renfort de sa canne. Il était à présent debout, accroché à une barre en face d'une femme qui regardait la vitre. Elle semblait captivée par ce qu'elle voyait. La vieille dame quant à elle avait l'air désorienté ; elle tournait la tête en tous sens, comme si elle cherchait quelque chose, et fixa tout à coup son regard dans le sien. Il se perdit un instant dans le magnifique bleu clair de ses pupilles, puis baissa les yeux en se disant qu'elle avait dû être très belle autrefois. Ce n'était pas la première fois qu'il croisait une personne âgée perdue dans le bus, ne sachant quel arrêt prendre ou sur quel bouton appuyer pour arrêter le véhicule. Il les aidait volontiers quand il le pouvait. Il porta à nouveau son attention sur le message de sa mère et sourit en le relisant. Lorsqu'il lui avait répondu que « fdp » signifiait « faute de pouvoir », c'était uniquement pour éviter une énième dispute au sujet de son « vocabulaire ordurier ».

Il n'aurait jamais cru qu'elle le croirait, et encore moins qu'elle l'utiliserait régulièrement dans ses messages. Soudain, l'envie de répondre le quitta. Il aurait tout le temps de s'énervier chez lui. Il rangea son téléphone dans la poche arrière de son pantalon et releva la tête vers la femme en face de lui, qui posait à présent son front contre la vitre.

Elle était de forte corpulence et avait le front plissé d'angoisse. Elle avait l'air vraiment malheureuse. Elle regardait le paysage comme si c'était le film le plus triste du monde. Son style était négligé ; ses cheveux étaient attachés en un chignon brouillon et son t-shirt était décoré d'une large tâche orange près de son épaule, ainsi que du fier visage de Mufasa qui disait : « Les madeleines, c'est l'histoire de la vie ». Il ne put réprimer une vague de pitié qui gonfla ses poumons et noua vigoureusement sa gorge. La blague sonnait tristement ironique sur ce t-shirt de taille XL. La femme intercepta son regard et lui sourit d'un air mélancolique. Il lui rendit son sourire, légèrement mal à l'aise. Il descendit deux arrêts plus tard, le cœur lourd à l'idée de la dispute qui l'attendait à la maison.

2 ème partie

Jeanne avait 77 ans. Elle était assise sur le banc de l'arrêt des Halles, juste en face de chez elle. Lorsqu'elle était sortie de son appartement, son mari était encore en train de somnoler sur le fauteuil du salon. Toute la journée, il avait été sur ce fauteuil, à regarder la télé ou à dormir. Cela l'agaçait d'être la seule à s'activer pour faire fonctionner leur petit monde, d'autant plus qu'elle n'était plus toute jeune.

Elle s'était levée tôt pour acheter les meilleurs légumes du marché, avait passé la matinée à concocter un délicieux pot-au-feu et avait même eu le courage de préparer le repas du soir et de le mettre au frigo, un succulent ragoût qu'Edmond n'aurait qu'à réchauffer. Mais elle avait l'impression qu'il ne remarquait pas ses efforts, ni son travail. Lorsqu'elle était sortie, comme tous les jeudis pour se rendre à son club de belote, il avait marmonné un « à tout à l'heure » et s'était rendormi. Pas le moindre merci.

Bien sûr, à son âge, elle n'avait pas la force de le lui faire remarquer, ni l'envie, ni le courage. Mais cela la minait tout de même. Elle regarda l'heure sur son téléphone. 18h13. Le bus passait à 18h14 et son amie Géraldine n'était toujours pas là. Elle avait peut-être marché jusqu'à l'arrêt du Marronnier. Jeanne avait beau lui avoir répété une centaine de fois que « Les Halles » était plus proche de chez elle, cela ne rentrait pas dans sa tête d'étourdie.

Une courte musique s'éleva de son sac à main. En parlant du loup, pensa-t-elle. Elle venait de recevoir un message de Géraldine, qui lui disait qu'elle ne la trouvait pas dans le bus. Oui, elle avait dû le prendre au « Marronnier », en bonne simple d'esprit qu'elle était. Elle soupira bruyamment, même s'il n'y avait personne pour l'entendre. Son amie n'avait pas toujours été comme ça, pourtant. Cela faisait plus de dix ans qu'elles allaient à la belote ensemble, et il fut un temps où leur duo était rôdé.

Elles multipliaient alors les points et les plis avec une satisfaction impassible, enchaînaient les appels sans se départir de leur placidité à toute épreuve, sans échanger le moindre regard. C'était pour cela que Jeanne avait choisi cette partenaire, pour son efficacité et sa rapidité. Elle ne supportait pas , les joueuses lentes à qui il fallait tout expliquer deux fois. Avec Géraldine, elles se félicitaient d'un battement de paupière et se repri-mandaient d'un froncement de sourcil. Mais cela faisait bien longtemps qu'elles n'avaient plus gagné aucun tournoi. La vieillesse était cruelle avec Géraldine. Et elle l'était aussi avec son mari, même si elle ne l'avouerait pour rien au monde. Un crissement de pneu détourna son attention du message qu'elle venait de .recevoir. Pas trop tôt, il était 18h15.

Elle monta dans le bus avec difficulté, sa canne s'étant accrochée au rebord du véhicule. Elle tira d'un coup sec en jurant, et le bus put enfin démarrer. Son regard tomba presque'immédiatement sur un jeune homme, assis sur un siège dépliant. Elle eut beau s'appuyer le plus fort qu'elle put sur sa canne, rien n'y fit, il était scotché sur son téléphone, ses écouteurs dans les oreilles. Il fronçait les sourcils d'un air irrité d'adolescent. Elle dut s'abaisser à lui demander de céder sa place, en posant une main sur son épaule pour s'assurer qu'il l'écoutait. Il leva vers elle ses yeux maussades et sa moue juvénile. Comme si elle le dérangeait.

« Oui, pardon m'dame. »

Jeanne leva les yeux au ciel. Quel benêt, tellement addictive à son téléphone qu'il ne regardait même pas ce qu'il se passait autour de lui. Heureusement, son petit-fils, Louis, n'avait pas encore l'âge pour ce dangereux poison qu'était Internet. Il venait d'avoir huit ans. Sûrement le dernier enfant de sa fille unique, il ornait fièrement son fond d'écran d'un sourire édenté.

Elle ne le laisserait pas finir comme ce garçon, parole de Grand-Mère.

Une fois assise, elle chercha Géraldine de la tête. Tout compte fait, cette idiote avait dû se tromper de bus. Elle était introuvable. Sa santé commençait d'ailleurs sérieusement à inquiéter Jeanne. Cela ne lui ressemblait pas, de rater la belote à cause d'une étourderie pareille, elle qui n'avait pas manqué une session en dix ans. La prochaine fois qu'elle la verrait, elle la traînerait de gré ou de force chez un neurologue. Ses yeux croisèrent ceux du jeune homme, qui était à présent debout un peu plus loin. Il baissa vite le regard vers son téléphone et sourit. Quel était donc son problème ? Cela ne lui suffisait pas de l'avoir humiliée de la sorte, il fallait en plus qu'il se moque d'elle ? Elle le dévisagea de son air le plus mauvais. Son visage était marqué par quelques boutons qu'il avait sûrement grattés, rouges comme ils étaient.

S'il avait pitié d'elle rien qu'en la regardant s'asseoir, que dirait-il s'il voyait Edmond, à peine capable de réchauffer un ragoût ou Géraldine, persuadée d'être dans le bon bus ? Elle sortit son téléphone et fit défiler des photos de son petit-fils pour se réconforter. Qu'il était mignon, avec ses mèches blondes et ses joues vives ! Il était beau comme un ange.

Elle se baissa pour poser son sac à main à ses pieds et, en se relevant, elle aperçut une femme qui observait le paysage avec intérêt. Encore une grosse, pensa-t-elle.

Elle était affalée contre la vitre, coiffée comme un pou. Elle semblait triste, regardant les voitures passer avec désespoir. Jeanne fût prise de dégoût lorsqu'elle vit l'énorme tache orange sur son haut. Comment était-ce possible de se laisser aller à ce point ? Tant de négligence et d'abattement la peinait, même venant d'une parfaite inconnue. Elle avait toujours été sensible. C'était bien triste, mais on voyait de plus en plus de gens comme elle, de nos jours. De gens seuls et malheureux. Elle fronça le nez en observant son double menton, et s'en voulut de s'être plainte de sa vie, après tout ce que Dieu lui avait offert.

Un peu plus tard, le bus freina et la femme se leva. Jeanne ne put étouffer un rire lorsqu'elle lut l'inscription sur son haut : « Les madeleines, c'est l'histoire de la vie ». Cette dame se rendait-elle compte de ce qu'elle portait ?

Elle s'était en tous cas rendue compte de l'hilarité que son t-shirt avait provoquée, et loin de s'en indigner, elle lui sourit et descendit du bus. Comme quoi, on peut toujours trouver plus ridicule que soi, pensa Jeanne.

3ème partie

Madeleine avait 36 ans. Comme tous les soirs, elle rentrait du travail en bus, en regardant le paysage. Elle adorait observer les passants, imaginer leur vie, leur personnalité et leurs choix, lire les affiches publicitaires que personne ne lisait, interpréter les tags faits à la va-vite par des jeunes et leur trouver un sens profond. Comme tous les soirs, elle pensait, réfléchissait et rêvassait, en contemplant le paysage. Et ce jeudi, elle pensait à son fils, Maxime, qui fêtait ses sept ans aujourd'hui. Elle s'imaginait rentrant à la maison, et lui surexcité, lui sautant dans les bras à peine le pas de la porte franchi. Elle s'imaginait aussi son grand Jean, qui venait d'avoir neuf ans, jouant la scène d'un air blasé d'ainé en levant les yeux au ciel, un sourire en coin. Et puis son mari derrière, la saluant, tout content de la retrouver, berçant le petit Théo dans ses bras. Qu'elle avait hâte ! Elle ne serait pas non plus mécontente de retrouver le moelleux canapé du salon, après avoir couru derrière des gamins gambadant à quatre-pattes jusqu'à 18h.

Son métier de nourrice à la crèche lui demandait beaucoup d'énergie, surtout depuis la naissance de son troisième fils. Théo n'avait même pas un an, et le porter dans son ventre pendant neuf mois l'avait véritablement épuisée.

Elle était consciente de s'être laissée aller durant cette grossesse et d'avoir pris quelques kilos, elle s'en voulait terriblement. Non pas qu'elle eût été très mince autrefois, mais ne plus rentrer dans certains jeans qu'elle enfilait sans peine autrefois était démoralisant. D'autant plus que depuis l'accouchement, elle ne parvenait plus à retrouver son poids d'antan. Son mari avait beau la rassurer au mieux, elle ne pouvait s'empêcher de culpabiliser. Enfin, au rythme où elle poursuivait Paul toute la journée, elle ne doutait pas de perdre ses kilos en trop rapidement. C'était le petit nouveau à la crèche, arrivé le mois dernier. Du haut de ses deux ans, il avait réussi l'exploit de se faire diagnostiquer hyperactif. Elle sourit en repensant au repas du midi, qui s'était terminé comme toujours avec lui en explosion de purée de carottes, droit sur son t-shirt préféré. Quel filou ! Le bus freina en face de l'arrêt des Halles, en même temps que ses pensées dérivèrent vers son frère.

Il travaillait à Disneyland, et c'était lui qui avait rapporté pour Noël ce fameux t-shirt, mélangeant un jeu de mot avec son prénom Madeleine et une référence à un dessin animé qu'elle gardait dans sa mémoire comme phare de son enfance.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes de joie et de nostalgie, et elle avait embrassé son petit frère en riant, ce à quoi il avait répondu « J'étais obligé de le prendre ». Elle fût interrompue dans ses souvenirs par un cri.

« Diable ! ».

Il provenait d'une dame qui paraissait très âgée. Elle semblait avoir coincé quelque chose sous le bus, peut-être sa canne. Elle finit par entrer et Madeleine fut frappée par ses yeux d'une clarté bleue magnifique. Bleu. Cela la faisait penser au gâteau que Maxime avait réclamé pour sa fête d'anniversaire avec ses copains, qui avait lieu demain. Un cake au yahourt en forme d'étoile, recouvert de pâte à sucre bleue et de petites décorations gourmandes. Son fils était tombé en admiration devant lui, la dernière fois qu'ils étaient allés chercher le pain à « Farine en Folie », une délicieuse boulangerie qui faisait aussi d'impres-sionnantes pâtisseries.

Tout à coup, elle se raidit. Le gâteau !

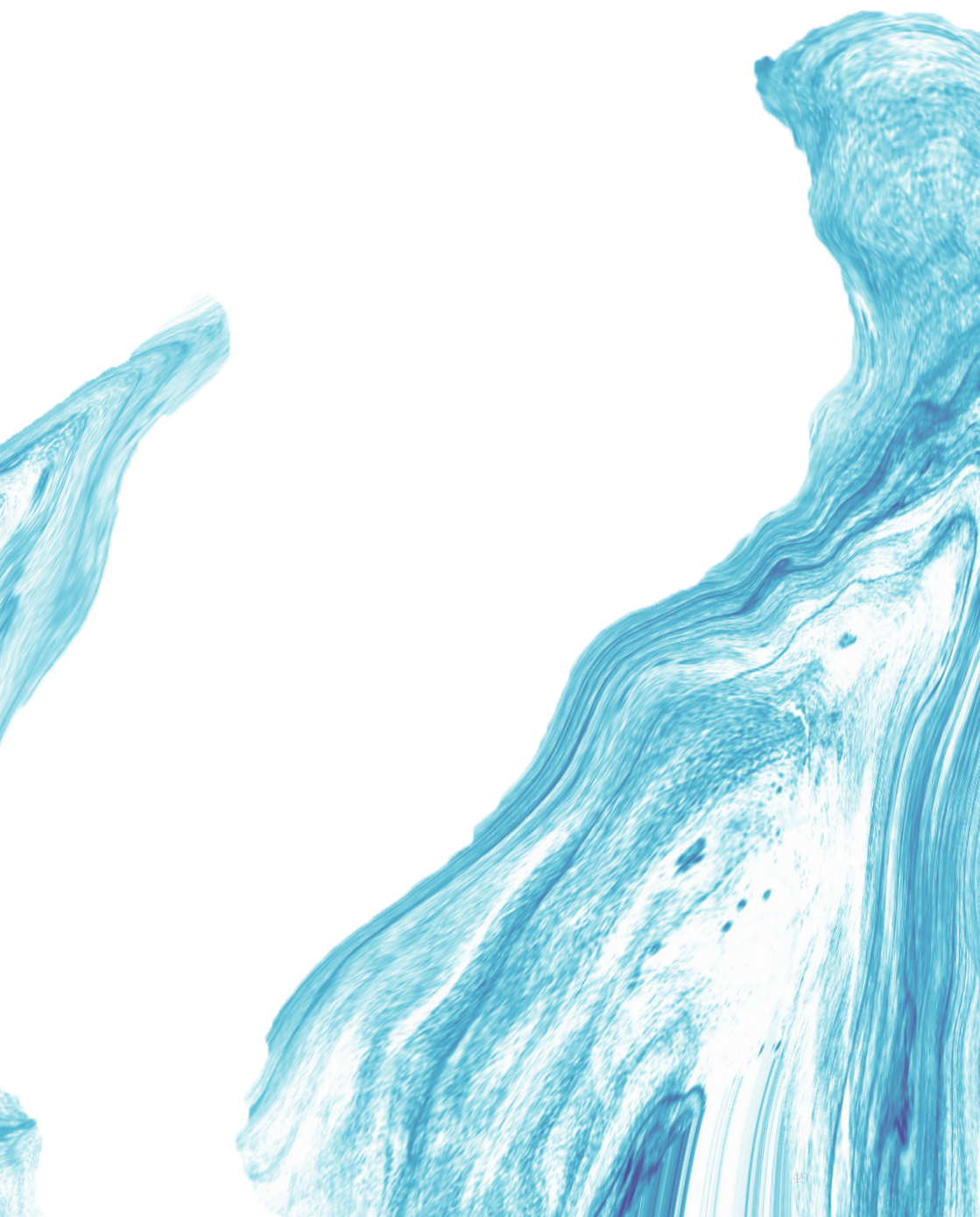
Elle avait complètement oublié d'aller le chercher, ce soir, après son exténuante journée de travail. Quelle gourde. Elle s'effondra contre la fenêtre de dépit. Maxime allait être tellement déçu. .

Elle contempla avec désespoir le visage heureux de son fils qui soufflait sur les bougies de son beau gâteau bleu, image qui disparaissait doucement du reflet de la vitre jusqu'à ne plus devenir qu'un rêve inatteignable. Et évidemment, « Farine en Folie » était fermé à cette heure tardive et n'était pas ouvert demain. C'aurait été trop facile. Il ne lui restait plus qu'à préparer un rapide gâteau au chocolat, ce soir avant d'aller se coucher.

Madeleine n'était plus d'humeur à regarder le paysage. Elle tourna la tête, et ses yeux croisèrent ceux d'un adolescent, qui portait des écouteurs dans ses oreilles comme tous les jeunes de son âge. Il avait dû céder sa place à la vieille dame car il était assis au début du trajet, lui semblait-il. Ou peut-être était-ce elle qui l'avait réclamée, elle était trop perdue dans ses pensées à ce moment-là pour le remarquer. Il était légèrement touché par l'acné, bien moins pire qu'elle au même âge, et la regardait d'un air étrange. Elle se força à lui sourire, même si elle ne pouvait chasser la déception de son cœur. Maxime allait tellement lui en vouloir. Elle était si préoccupée qu'elle faillit rater son arrêt. Lorsqu'elle se leva, elle entendit un éclat de rire. Madeleine tourna la tête et vit le regard de la vieille dame, qui contemplait son t-shirt un sourire aux lèvres. Elle avait dû lire la blague, et même en ignorant son prénom, comprendre la référence au film « Le Roi Lion ».

Voilà une Grand-Mère à la page, pensa Madeleine, amusée. Elle lui offrit son plus beau sourire et descendit du bus.

C.H



**Remerciements au jury du prix
de la Nouvelle Littéraire**

Président d'Honneur :

Monsieur le Président du Conseil Régional

Secrétaire:

Monsieur Robert SCHEUER, ancien professeur de Lettres, personnel de direction

Membres :

Monsieur Michel BERNARD, écrivain, haut fonctionnaire

Madame Anne DE RANCOURT, auteur, ancienne professeur d'Allemand

Madame Hélène GESTERN, écrivain, professeur à l'Université de Lorraine

Monsieur Denis HERGOTT, écrivain, nouvelliste

Monsieur Gérard TENENBAUM, écrivain, professeur à l'Université de Lorraine (Nancy)

Madame Celine RIGHI, auteur, ancienne professeur de Lettres

Madame Joanna SCHAFFNER, représentante de la librairie le Hall du Livre à Nancy

Mme Coraline SOLLINGER représentant la Région Grand Est

Monsieur Gilles NICOLAS, Proviseur du Lycée Jean Moulin de Forbach

Madame Lucie ALBERT, professeur documentaliste, Lycée Jean Moulin de Forbach

Madame Hilda SONGNA DEFFO, élève du pôle littéraire au lycée Jean Moulin.

L'ÉCRITURE, ÇA TE TENTE ?



© Région Grand Est - Direction de la Communication - 6238 - Août 2025 - Crédit photo : Christophe Jung / Région Grand Est

On te dit souvent que tu as une **belle plume** ?
Participe au **Prix de la Nouvelle Littéraire des Lycéens** du Grand Est avant le **15 janvier 2026** !



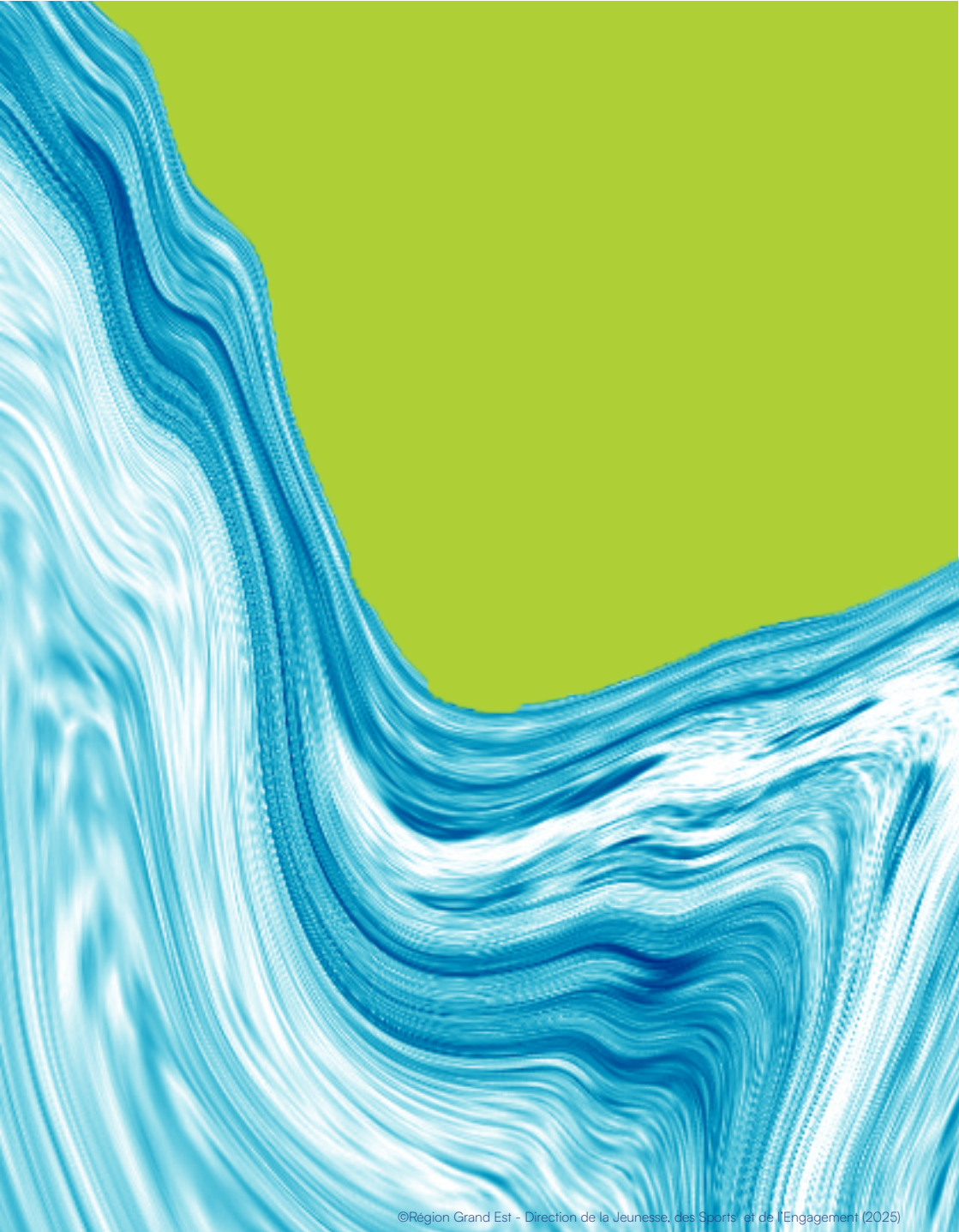
DÉPOSE TA CANDIDATURE
ICI !



 RÉGION ACADÉMIQUE
GRAND EST
*Liberté
Égalité
Fraternité*

JEUN
EST 15/29

La Région
Grand Est



©Région Grand Est - Direction de la Jeunesse, des Sports et de l'Engagement (2025)